

CHRISTIAN VERNOU

Du sens du porc-épic A propos des vestiges du château royal de Dijon

L'année 2007 a été marquée au Musée archéologique de Dijon par une importante exposition consacrée à un monument insigne de notre ville, hélas disparu. Du 22 juin au 30 novembre, grâce à la générosité de nombreux organismes prêteurs, le dortoir des Bénédictins de l'ancienne abbaye Saint-Bénigne a reçu : « Le château royal de Dijon - A la recherche d'un patrimoine disparu ». Cette manifestation avait été programmée à la suite d'un

travail universitaire de Master 2, réalisé par Mlle Estelle Jeangrand et qui a donné lieu à une publication fort réussie : « Le château de Dijon - De la forteresse royale au Château des gendarmes » (1). Cette recherche thématique nous a permis de faire le point sur les œuvres du Musée archéologique intéressant le monument et conservées pour la plupart en réserves. C'est le résultat de cette enquête que nous vous proposons ici.

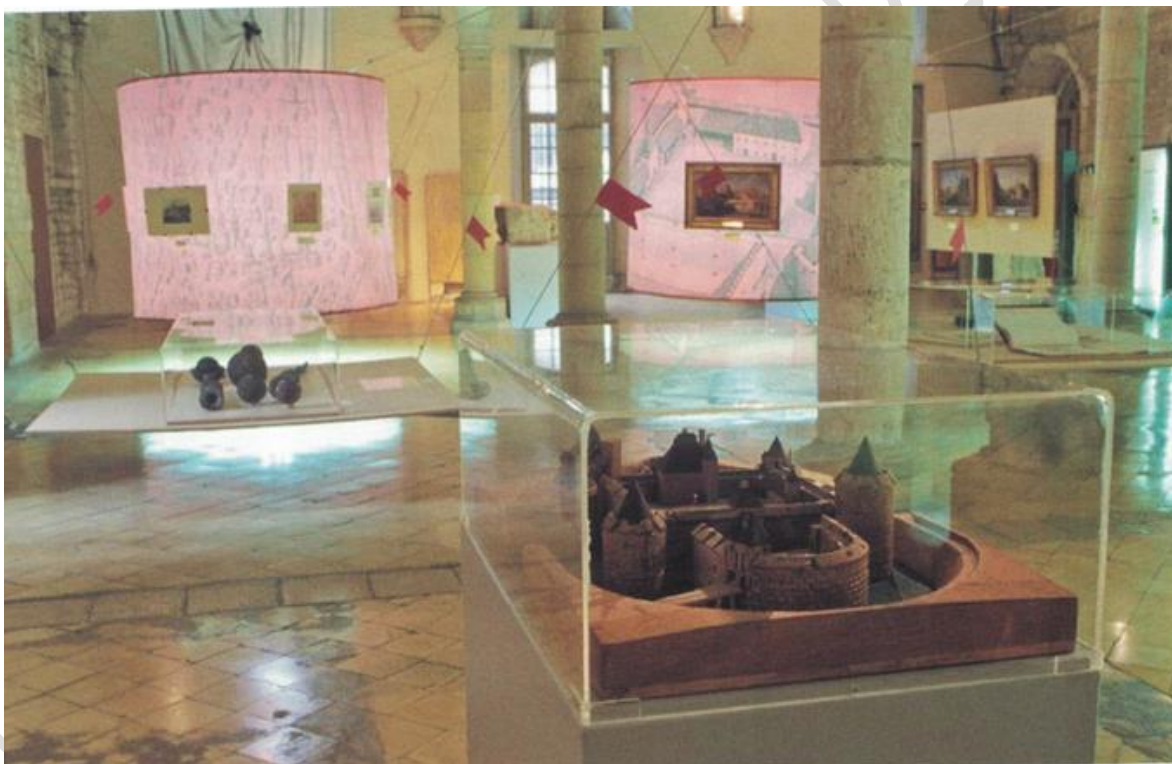


Fig. 1 Vue de l'exposition présentant le plan-relief du château donné par M. Gaitet (inv. Arb. 1281) © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin

1. Un document pédagogique et de valorisation

En premier lieu signalons une pièce conservée dans les collections du musée depuis longue date et dont l'origine de l'entrée et l'identification de son auteur s'étaient perdues au cours des temps. Il s'agit d'une maquette du château (fig. 1) qui donne une assez bonne impression d'ensemble du monument mais plus personne au musée archéologique ne pouvait répondre aux questions d'Estelle Jeangrand : « Savez-vous de quand date ce modèle réduit ? », « Quel en est l'auteur ? ». Quoi de plus rageant pour un conservateur de ne pas pouvoir répondre aux sollicitations d'un chercheur qui s'intéresse aux collections dont il a la charge !

Au bout de quelques semaines d'interrogation, la solution est venue un peu par hasard : nous faisons fausse route en cherchant dans notre documentation la dénomination « maquette » ; il fallait préférer celle de « plan-relief ». En effet, dans le « Catalogue du musée de la Commission des Antiquités du département de la Côte-d'Or », publié sous la responsabilité de son président Jules d'Arbaumont, en 1894, on trouve au n° 1281 la mention suivante : « Plan relief en bois et en fer du château de Dijon ». Cette source nous apprend également qu'il s'est agi d'un don effectué par M. Gaitet, en 1881. Voilà donc une pièce

au caractère documentaire qui est bien vénérable. Après avoir effectué une recherche dans les mémoires de la Commission des Antiquités de la Côte-d'Or, nous apprenons que M. Gaitet était membre de ladite commission en 1880 et qu'il était à l'époque professeur à l'École des Beaux-Arts. Il est vraisemblable que cet enseignant zélé a dû faire travailler ses élèves, au titre des travaux pratiques, sur la réalisation d'un modèle réduit du château de Dijon à une époque où le devenir du monument était menacé. En effet, c'est en 1876 que le fameux architecte Charles Suisse a édité un ouvrage de référence pour la défense du château royal (2). Cette émulation fit d'abord classer l'édifice parmi les monuments historiques mais la pression de la municipalité d'alors réussit à faire déclasser le château en juillet 1887, puis à obtenir en 1890 l'autorisation de démolition. L'influence des travaux de Charles Suisse sur le plan-relief de M. Gaitet est manifeste, nombre d'erreurs formelles sont signalées par les spécialistes. Toutefois, cette réalisation très curieuse a un réel pouvoir démonstratif que seul un film de reconstitution en trois dimensions (fig. 2) peut essayer de concurrencer et de supplanter par des moyens supérieurs en terme de rendu et de précision dans les détails architecturaux (3).

inv. Arb. 1281 ; bois, fer, polychromie ; long. 0,85 m
larg. 0,57 m.



Fig. 2 Extrait du film d'animation projeté au cours de l'exposition, restituant en élévation le château royal de Dijon, vers 1510. Scénario et suivi scientifique : E. Jeangrand et C. Vernou ; réalisation : Atelier 3D, Dijon.

2. De rares vestiges mobiliers

Prenant de la distance par rapport aux données structurelles du château déjà bien développées par Nicolas Faucherre (4), l'exposition s'est intéressée à la vie quotidienne des hommes et des femmes qui ont vécu au château de Dijon, comme soldats ou comme prisonniers. En ce sens, les recherches d'Estelle Jeangrand ont beaucoup apporté grâce, principalement, aux documents d'archives conservés dans les différents établissements à caractère patrimonial de Dijon : Archives départementales, Bibliothèque et Archives municipales. Bien rares sont les artefacts mobiliers issus des ruines du château.

- *Des armes du Moyen Age et de l'époque moderne*

Quels objets archéologiques peut-on découvrir dans les vestiges d'une forteresse ? Des armes bien sûr ! En réalité le bilan est bien maigre ; peu d'éléments nous sont parvenus car comme on le sait les soldats sont responsables de leurs armes et doivent les restituer en bon état et par ailleurs, au cours des derniers siècles de son existence, le château a servi de prison et sa vocation défensive était passée au second plan (5).

Parmi les armes de jet ou de hast héritières des modèles du Moyen Age, le musée conserve plusieurs dizaines de flèches et de carreaux d'arbalète (fig. 3), vraisemblablement donnés en 1897 et provenant des douves du château (8 flèches complètes, 7 fers avec partie de la flèche en bois, 5 grands fers de flèches, 21 fers de petite taille : entrée 1897-72). De la collection de Mlle Germaine Fontagny, provient un fer de lance de petite taille (6). Parmi les vestiges souterrains du château deux autres fers de lance (7) de belle taille ont été récupérés en 1897 et dessinés par les érudits de la Commission des Antiquités. Ils n'ont malheureusement pas été retrouvés, seuls leurs dessins, conservés aux Archives départementales, nous sont parvenus (long 58,3 cm pour l'un ; 39,4 cm pour l'autre). Toujours en 1897, on a également fait don d'un chausse-trappe en fer (inv. 4270, h. 45 mm), ustensile défensif à trois extrémités qui avaient pour but de se ficher dans le sol et de blesser pieds de fantassins ou sabots de chevaux. Suivant cette logique



Fig. 3 Vue de la vitrine des armes issues des ruines du château de Dijon : fers de carreaux d'arbalète, pointe de lance, chausse-trappe. Cliché E. Jeangrand.

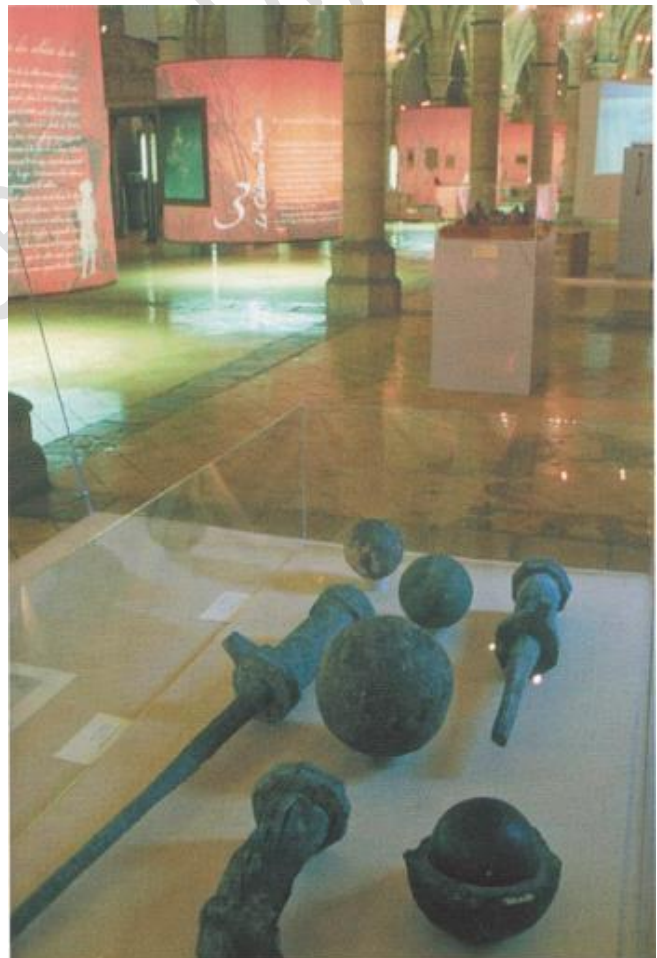


Fig. 4 Vue de l'exposition avec, au premier plan, la vitrine présentant les armes à feu et leurs projectiles : couleuvrines, boulets et moule, bombe. © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin.

des armes du Moyen Age, signalons l'existence de boulets de catapulte ou de bombarde en pierre, dont plusieurs dizaines sont conservées en réserves. Leur provenance n'est pas toujours assurée, mais trois exemplaires au moins proviennent des souterrains du château (inv. Arb. 1491 ; pierre ; diam. 0,24 m, poids : 18 kg). Toutefois, en 1895, 20 boulets en pierre et en fer sont dits issus des ruines du château (entrée 1895-42). Trois autres boulets en pierre sont donnés en 1955 et un dernier en 1957 (don Grémaud, fossé du château à l'emplacement de la rue Jean-Renaud).

Le château royal de Dijon dont la construction a commencé sous le règne de Louis XI, à partir de 1478, s'est poursuivi sous le règne de Charles VIII, pour s'achever sous celui de Louis XII, vers 1510. C'est un château de transition tourné résolument vers la modernité, notamment, par l'usage massif de l'artillerie. Aussi, plusieurs armes à feu de facture ancienne ont été mises au jour (fig. 4). C'est le cas de trois couleuvrines à main, petits canons de fonte de fer dont le calibre des projectiles était compris entre 50 et 60 mm. Deux ont été découvertes en octobre 1852 dans un souterrain du boulevard de défense du côté de la ville (inv. Arb. 1488, long. 0,62 m ; inv. Arb. 1489, long. 0,29 m) ; elles ont donné lieu à des dessins conservés aux Archives départementales, dans le fonds CACO. La troisième couleuvrine provient d'un souterrain non précisé, déposé par M. Lépine en 1854 (inv. Arb. 1490, long. 1,19 m). Rattachés de même aux questions d'artillerie, on signale des boulets de canon en fonte de fer (8), ou des biscaïens (boulets creux) ainsi qu'une bombe d'un diamètre plus important, de 0,24 m, destinée aux sièges et au travail de sape (inv. Arb. 1492, découverte de 1852, dessins CACO). Enfin, d'époque moderne vraisemblablement, le musée possède un éperon en fer de cavalier donné en 1908 par M. Vercoutre (inv. 4267, long. 0,24 m). Ce type d'équipement évoque la vie des officiers du château pour lesquels chevaux et écuries étaient leur apanage, dans la cour du château.

• Des éléments décoratifs

Parmi les éléments décoratifs du château devenus mobile depuis leur démontage, signalons la présence dans nos réserves de deux rares exemplaires d'épis de faîtage en plomb et en fer (entrée 1897- 70). Ceux-ci ornaient la toiture pentue de la porterie du château, du côté de la ville. Ils sont connus par les photographies en noir et blanc de l'entrée du château, mais à distance leurs détails sont imprécis. En revanche, grâce aux dessins de Étienne Metman, rassemblés dans un recueil peu connu conservé au musée archéologique, il est possible de restituer l'ensemble de leur élévation (9). L'un des deux est en très mauvais état, ayant servi de cible aux tireurs mal intentionnés. Le second, comprenant un ensemble quadrangulaire décoré d'éléments trilobés inspirés du style gothique flamboyant est mieux conservé (fig. 5). Il sommait la toiture de la cage d'escalier qui distribuait les différents niveaux de la porterie. En partie supérieure, une tôle de fer est découpée en forme de fanion portant deux fleurs de lys aux angles et une pointe de lance dans l'axe. Étudiés par des spécialistes de l'architecture d'époque Renaissance, les épis de faîtage du Musée archéologique ont été datés du début du XVI^e siècle.

3. Architecture et sculpture du château

Les érudits de la fin du XIX^e siècle se sont démenés pour essayer de conserver des blocs représentatifs du château au moment de sa démolition progressive. L'analyse de ceux qui nous sont parvenus a été assurée par Emmanuel Laborier en 2000 (10).

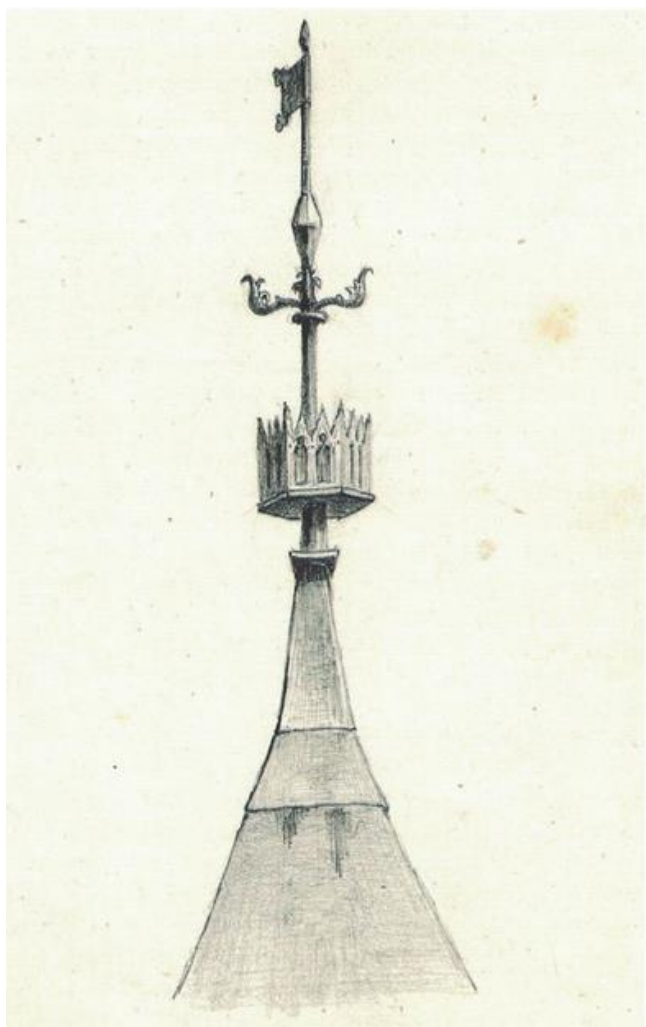


Fig. 5 Etienne Metman, Epi de faîtage de la cage d'escalier distribuant la porterie du château de Dijon, 1868, dessin, Dijon, Musée archéologique. © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin.

- *Rares vestiges de l'intérieur du château*

Très peu d'éléments sculptés proviennent de l'intérieur du château. On signale un beau fragment de jambage de cheminée décoré de trois fleurs de lys (fig. 6) qui proviendrait d'une salle du rez-de-chaussée de la tour Saint-Martin (angle nord-est du château) inv. Arb. 1891 ; haut. 0,50 m ; larg. 0,48 m, entrée en 1893. Au cours de travaux de démolition de 1891 on a récupéré une assise d'angle de deux pilastres à chapiteau ionique qui pourrait dater du règne de François Ier (?) : inv. Arb. 1269 ; haut. 0,29 m ; larg. 0,50 m.



Fig. 6 Fragment de jambage de cheminée de la tour Saint-Martin (inv. Arb. 1891) © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin.

- *Fenêtre de la porterie de la ville*

Plusieurs blocs de pierre ouvragés proviennent de la fenêtre qui éclairait la salle se trouvant au-dessus de la porte charretière de la porterie du château, côté ville. C'est à cet étage que se trouvait le logement du Major, second officier après le Commandant. La largeur modeste de son ouverture (0,72 m) l'a parfois fait dénommer : « lucarne ». Les réserves du musée conservent deux blocs de l'allège et un troisième du piédroit de gauche ; l'ensemble décoré de motifs en relief de type prismatique rattachant sa réalisation au style gothique flamboyant. Cette remarque se confirme pour le bloc monolithe du linteau, au galbe lancéolé, portant un décor de choux frisés (fig. 7). L'identification de cette ouverture modeste a été possible grâce aux nombreuses photographies de l'entrée du château qui ont été prises à la fin du XIXe siècle. inv. 997.0.82; linteau haut. 0,70 m, larg. 1,22 m, prof. 0,43 m.



Fig. 7 Linteau de la lucarne de la porterie donnant du côté de la ville (inv. 997.0.82) © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin.

- Une gargouille du Boulevard Louis XII (11)



Fig. 9 Gargouille ou console de puits pouvant provenir du château de Dijon (?) © Musée archéologique de Dijon, dessin J.-R. Bourgeois

Parmi les rares vestiges du Boulevard Louis XII, on signale une gargouille en pierre tombée dans les fossés et donnée au musée en 1858. Elle est décorée d'un lion très expressif (fig. 8) dont la queue est repliée entre les pattes arrière ; il tient un écu de ses pattes avant, écu écartelé dont les quartiers sont lisses et ne permettent pas l'identification des armes du commanditaire. (inv. Arb. 1268, haut. 0,49 m, larg. 0,30 m, prof. 0,74 m). Deux autres gargouilles en pierre, décorées de tête de chien, sont données au musée en janvier 1896 (entrée 1896 - 54). Malheureusement elles n'ont pas pu être



Fig. 8 Face antérieure d'une gargouille décorée d'un lion portant écu, provenant du Boulevard Louis XII (inv. Arb. 1268). Cliché E. Jeangrand

identifiées avec précision, même si deux éléments en pierre sont traditionnellement rattachés à cette source, sans plus d'assurance (fig. 9). En effet, ces éléments correspondent plutôt à deux potences de puits et leur pelage rappelle plutôt celui de lions ; par conséquent, le doute demeure.



Fig. 10 Relief provenant de la Porte de secours du château (inv. 944.8) figurant deux anges tenant un écu aux armes de France (fleurs de lys). © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin.



Fig. 11 Ensemble de quatre porcs-épics « passant à droite » provenant de fortifications du château datant de l'époque de Louis XII (inv. Arb. 1892) Cliché E. Jeangrand.

• Les éléments de la Porte de secours

Parmi les éléments sculptés de la Porte de secours, le Musée archéologique possède un ensemble de blocs qui surmontaient le passage charretier. Il s'agit d'un ensemble imposant, fort mutilé, mais qui est décoré de deux anges maintenant un écu (fig. 10). Ce dernier, portant les armes de France, a été bûché durant la période révolutionnaire ; seule la partie supérieure d'au moins deux fleurs de lys est encore visible à la surface du bloc. La même disposition est encore conservée au-dessus de la porte de Comté à Auxonne, contemporaine de la Porte de secours de Dijon (12). Ce groupe d'anges porte-écu était conservé dans les anciennes cuisines ducaltes jusqu'en 1944, année où il

a été transféré au musée de la Commission (inv. 944-8, haut. 0,96 m, larg. 1,46 m, prof. 0,40 m). Le motif central était placé sous une accolade à fleuron, encadré par deux pinacles. Plusieurs blocs de cet ensemble décoratif, héritier du gothique flamboyant, sont conservés dans nos réserves (inv. 997.0.81).

Toujours rattachés au programme décoratif de la Porte de secours, on signale quatre blocs imposants en calcaire. De la surface plane et verticale, correspondant au nu des fortifications, se détache en assez fort relief le corps d'un animal curieux pour lequel un œil averti distingue un porc-épic. Ainsi quatre porcs-épics dont les détails anatomiques diffèrent mais dont l'allure générale est identique (fig. 11) : tous pics hérissés, ils portent un collier dont deux au moins sont décorés de fleurs de lys, ils marchent de gauche à droite. L'animal est l'emblème du roi Louis XII, souverain qui fit achever la construction de la forteresse, vers 1510. Jusqu'alors, on a pensé pouvoir rattacher ces quatre blocs à la décoration qui encadrait la porte de secours, nous allons voir que rien n'est moins sûr. inv. Arb. 1892, haut. 0,45 m ; larg. 0,61 à 0,85 m, prof. 0,68 à 0,76 m.

4. Du sens des porcs-épics

Une observation attentive des documents iconographiques reproduisant la Porte de secours du château nous a fait douter de l'identification de ces quatre porcs-épics, conservés au musée depuis 1893, avec ceux qui ornaient les murailles attenantes à ladite porte. En effet, grâce au dessin très précis de François-Alexandre Pernot conservé dans un album du Musée des Beaux-Arts de Dijon (13), il est possible de distinguer clairement que les porcs-épics figurés de part et d'autre de la porte sont surmontés d'une couronne royale, insistant ainsi sur la référence au souverain bâtisseur (Louis XII), mais surtout, on observe qu'ils marchent de droite à gauche (fig. 12). Je me suis alors demandé si ce dessin n'était pas une préparation pour une gravure où les motifs auraient été figurés volontairement de manière inversée. Mais le raisonnement ne tenait pas car les éléments architecturaux du second plan étaient bel et bien à leur place.

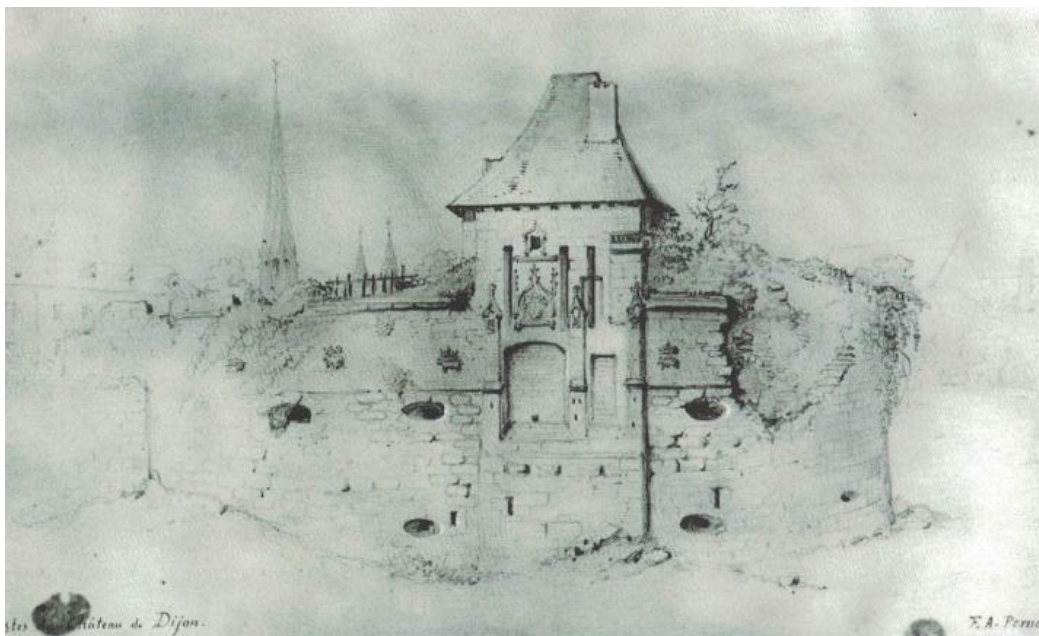


Fig. 12 François-Alexandre Pernot, *Restes du château de Dijon*, milieu du XIXe siècle, crayon et rehauts de blanc, Dijon, Musée des Beaux-Arts. © Musée des Beaux-Arts, Dijon, cliché F. Jay.

Confirmation m'était donnée par l'observation d'un tirage photographique anonyme conservé à la Bibliothèque municipale de Dijon (Estampe AS III 6). Cette représentation d'une extrême qualité (14) confirme l'existence des porcs-épics et de leurs couronnes fleurdelisées, de part et d'autre de la Porte de secours. Les animaux marchent bien de droite à gauche (fig. 13)! Il faut donc en conclure que les quatre blocs inventoriés en 1894 ne proviennent pas de cet emplacement de la forteresse mais d'un autre lieu des fortifications achevées sous le règne de Louis XII.

En revanche, il est possible qu'un autre fragment sculpté fort mutilé fasse partie des porcs-épics qui encadraient la Porte de secours. Il s'agit d'un éclat de bloc travaillé en fort relief, figurant la partie antérieure d'un porc-épic pour lequel on reconnaît la tête, le poitrail, l'amorce du dos, et l'épaule gauche de l'animal (fig. 14). Celui-ci est muni d'un collier orné d'orfèvrerie. Malgré son aspect fragmentaire, il est indiscutable qu'il s'agit d'un porc-épic « passant vers la gauche » ; c'est à dire, conforme à la disposition de ceux observés dans le dessin de Pernot ou dans la photographie décrite plus haut (15). inv. Arb. 1287, haut. 0,25 m, larg. 0,28 m, prof. conservée 0,11 m.



Fig. 13 Anonyme, *La Porte de secours du château de Dijon*, vers 1870, tirage photographique en N et B, Dijon, Bibliothèque municipale. © Bibliothèque municipale, Dijon, cliché E. Juvén.



Fig. 14 Fragment de bloc décoré d'un porc-épic « passant à gauche », provenant vraisemblablement des abords de la Porte de secours du château (inv. Arb. 1287). © Musée archéologique de Dijon, cliché F. Perrodin.

Mais alors, que sont devenus les autres blocs sculptés ornant les parements attenants à la Porte des secours ? Il faut se livrer à une véritable enquête policière aussi ardue que rocambolesque pour laquelle la bonne étoile peut aider de manière inattendue ; nous allons le voir. Si l'on se réfère aux documents d'archives, nous apprenons que « *des mutilations (sont) faites à la porte de sortie du château* » vers 1865 (16). Mais c'est au cours de l'hiver 1870-1871 que les destructions sont les plus importantes, notamment pour les tours du château et une partie de l'enceinte. L'occupation prussienne limite les interventions des érudits locaux et particulièrement celle du président de la Commission des Antiquités. Ce dernier obtient que l'on puisse « *mettre de côté les pierres sculptées, dont celles de la Porte de secours, pour les déposer au Musée de la Commission. Il est même prévu de reconstruire la porte elle-même et ses matériaux sont stockés dans le jardin botanique* » (17). Dans son étude publiée en 1876, Charles Suisse dresse un bilan tout aussi alarmant sur l'état de ruine du boulevard Louis XII, dès 1873. Il signale que les éléments sont « *épars sur la pelouse du jardin botanique* » (18).

Il est vraisemblable que cet état d'abandon relatif ait tenté des amateurs d'art ou d'antiquité, comme on le disait à l'époque. C'est ce que l'on peut supposer en constatant l'existence d'un bloc calcaire sculpté d'un porc-épic passant à gauche (haut. 0,45 m, larg. 0,69 m), surmonté d'un autre bloc plus petit (haut. 0,24 m, larg. 0,40 m) décoré d'une couronne fleurdelisée (fig. 15), le tout remployé dans un mur de clôture d'une maison bourgeoise du village de Lantenay (Côte-d'Or) (19). L'actuel propriétaire, qui tient à conserver l'anonymat mais qui doit être remercié ici pour son accueil chaleureux, nous a signalé que son habitation date de la fin du Second Empire mais qu'elle n'avait pas été achevée volontairement en 1870 afin d'éviter sa réquisition par les Prussiens. Son commanditaire aurait été le colonel Alfred Frapillon, officier au Service des Renseignements français (20). Faut-il en déduire que ce militaire était bien placé pour « acquérir » un des blocs sculptés de la forteresse royale achevée sous Louis XII demeurés « *épars dans le jardin botanique* » ? A-t-il cherché ainsi à conserver la mémoire de ce monument insigne dans ses murs comme pour conjurer le sort à un moment où le territoire national avait à souffrir de l'occupation étrangère ou des suites du conflit ? Nous ne le saurons vraisemblablement jamais, mais il est heureux de retrouver ainsi un des éléments significatifs du château royal sauvé des destructions indignes et des outrages du temps. Qui sait, peut-être se cache-t-il encore de beaux restes du monument parmi parcs et jardins de nos belles propriétés bourguignonnes ?



Fig. 15 Blocs figurant un porc-épic « passant à gauche » et une couronne fleurdelisée, remployés dans un mur de clôture d'une propriété du village de Lantenay (21). Cliché Chr. Sapin.

Notes

1. JEANGRAND (Estelle), *Le château de Dijon - De la forteresse royale au château des gendarmes*, Éditions de l'Armançon et du Murmure, Dijon, 2007, 296 p. Mlle Jeangrand a assumé le commissariat scientifique de l'exposition à nos côtés ; elle poursuit ses recherches universitaires sous la direction de Mme Christine Lamarre, en s'intéressant aux châteaux urbains de l'époque moderne en Bourgogne.

2. SUISSE (Charles), *Architecteure militaire bourguignonne : restauration du château de Dijon*, Paris, Morel, 1876. Les planches annexées à cet ouvrage sont d'un grand intérêt ; on y trouve des coupes en long du bâtiment dignes des meilleurs archéologues de l'époque mais aussi des essais de restitution des élévations. Pour cette partie Charles Suisse s'avère être dans la lignée fidèle des travaux de Viollet-le-Duc, mais il donne une vision fautive des élévations notamment pour ce qui est de l'allure des toitures.

3. Durant la durée de l'exposition un film d'animation était projeté en boucle. Des images virtuelles en trois dimensions donnaient à voir les phases progressives de construction du château entre 1478 et 1510 environ. Ce travail patient de restitution a été suivi étape par étape par Mlle Jeangrand ; il est basé sur la riche iconographie disponible sur le monument. La réalisation a été

assurée par l'Atelier 3D de Dijon. Le film pourra être intégré au sein de la nouvelle présentation de nos collections permanentes, à partir du second semestre 2008, dans le dortoir des Bénédictins.

4. Une précédente exposition sur le château de Dijon a été présentée au musée archéologique en 1989. Elle faisait suite à un important travail universitaire de Nicolas Faucherre dans lequel il apportait une vision très éclairante sur les différentes phases de construction du château, tout en insistant sur son aspect moderne et novateur sur certains points défensifs. Un catalogue, malheureusement épuisé, était édité : FAUCHERRE (Nicolas), COLLET (Brice) (coll.), *Muraille de Dijon : Le château de Dijon, Histoire*, cat. exposition de juillet à septembre 1989, Musée archéologique de Dijon, 1989, 40 p.

5. Si certaines armes doivent bel et bien témoigner des éléments de défense du château, on est en droit de se demander si la majorité n'avait pas été rassemblée à l'entrée du monument de manière intentionnelle. En effet, le 19 novembre 1889 le conseiller Étienne Metman avait proposé au conseil municipal de l'époque de conserver la porterie du château afin d'y établir « *un petit musée d'armes* » : cf. Archives municipales de Dijon, 1 MI 611, p. 22-24, cité par JACQUIN (Pierre-

Antoine), « Dijon disparu : le château de Louis XI », dans *Bulletin de liaison de l'Association pour le renouveau du vieux-Dijon*, n° 33, 1er trimestre 2002, p. 13.

6. En 1917, on donne également 21 fers de « viretons » ; vireton : trait d'arbalète empenné en hélice et tournant sur lui-même quand on le lance (entrée 1162). Par ailleurs, dans nos réserves, un tiroir en bois contient une vingtaine de flèches et carreaux d'arbalètes. De petits cartons associés indiquent l'origine de cette collection. : « *Trouvés lors de la démolition du château des Gendarmes - don Melle Germaine Fontagny C.A.C.O. mars 1969* ». Nous n'avons pas trouvé trace de ce don dans nos archives ou dans les mémoires de la CACO.

7. Deux fers de piques sont également signalés provenant des vestiges du château : un fer de pique avec douille renforcée de deux arêtes dans sa partie médiane (inv. 4269, long. 0,30 cm) et un fer de lance prolongé par deux languettes (inv. 4271, long. 0,25 cm). Une hallebarde est donnée par Louis Mallard en 1897 comme issue du château. Elle portait gravée (sur le fer ?) les lettres AN (entrée 1897-77). Hélas, ces dernières pièces n'ont pas été retrouvées.

8. Deux moules à boulets sont donnés par M. Mory en 1898, juste après la démolition du château

(entrée 1898-87). L'un d'eux était présenté dans l'exposition.

9. Nous avons également exposé ce carnet original durant la manifestation. Conçu et illustré par M. Metman en 1868, il a donné lieu à une publication ultérieure : METMAN (Étienne), « Essai sur les épis et les girouettes de l'ancien Dijon », dans *Mémoires de la CACO*, t. 12, 1889-1895 p. 189-211 (le château, p. 198, fig. 5 et 6, p. 199).

10. LABORIER (Emmanuel), « Édifices civils- château », dans JANNET (Monique) et JOUBERT (Fabienne) (dir.), *Sculpture médiévale en Bourgogne Collection lapidaire du musée archéologique de Dijon*, Éditions universitaires de Dijon, Dijon-Quétigny, 2000, p. 275-288. Pour une description plus fouillée des éléments cités ci-dessous, le lecteur voudra bien se reporter à cette étude très bien construite et documentée.

11. Les archives du Musée archéologique ne précisent pas d'où provient cette gargouille au sein du château. On doit son rattachement au boulevard Louis XII à Estelle Jeangrand *Op. cit.* n. 1, p. 42, fig. 10 et 11.

12. Cf. *Op. cit.* n. 10 p. 282, fig. 95, ou *Op. cit.* n. 3, fig. p. 30.

13. Ce recueil nous a été signalé par notre collègue Catherine Gras que nous tenons à remercier. Au Musée des Beaux-Arts de Dijon, il porte le n° inv. 1998.5.1; c'est le folio 19 qui nous intéresse ici.

Remercions également Sophie Jugie, conservatrice en chef, pour son accord quant à la reproduction du dessin (*a priori* inédit).

14. Cette photographie est remarquable par sa définition. Estelle Jeangrand a reconnu sur ce tirage un relief décoré d'une « écrevisse », en haut à droite de la Porte de secours. Ce détail tend à donner du crédit à la description d'animaux sculptés sur les parements extérieurs autour de cette ouverture, faite par Charles Suisse : « *des animaux aux formes bizarres, des renards, des truies, couraient sur les murs, tandis que des écrevisses, des lézards, des grenouilles, essayaient de grimper le long des parois* ». Cf. *Op. cit.* n. 2, p. 57.

15. Un doute demeure toutefois car, à juste titre, E. Laborier signale que cette pièce « *n'a pas été soumise aux intempéries... Ici, la pierre utilisée un calcaire tendre d'un type identique à celui que l'on trouve à quelques kilomètres de Dijon, a permis un meilleur rendu des détails* » : *Op. cit.* n. 10, p. 285. On note de plus, en surface, les traces d'un lait de chaux protecteur, de couleur jaune-orangé, qui n'existe pas sur les quatre autres porcs-épics.

16. FETU (Nicolas), « Compte-rendu des séances », dans *Mémoires de la CACO*, t. 7, 1865-1896, p. CXIV-CXV.

17. Cf. *Mémoires de la CACO*, t. 8, 1870-1873, p. XLVII- XLVIII, déjà cité dans *Op. cit.* n. 10, p. 278.

18. *Op. cit.* n. 2, p. 57.

19. Nous devons la connaissance de cette information à M. Christian Sapin, directeur de recherche au CNRS et habitant de Lantenay. Nous tenons à le remercier ici pour avoir attiré notre attention sur ce point et nous avoir autorisé à publier cette « découverte » ainsi que le cliché N et B qu'il avait effectué en 1984, reproduisant les deux blocs superposés. Compte-tenu des aspects similaires des pièces, nous proposons d'y voir un des porcs-épics (et sa couronne) qui encadraient la Porte de secours du château royal de Dijon, datant du tout début du XVI^e siècle.

20. Une rapide recherche nous a permis de récolter quelques informations sur ce militaire, né à Besançon en 1847, décédé en 1918, à Lantenay, où sa tombe est visible dans le cimetière communal. On connaît surtout la phase finale de sa carrière : chef de bataillon au 4^{ème} Génie (1890), colonel directeur du Génie à Besançon (1903). C'est un défenseur de l'*espéranto* ; il est présent au second Congrès universel du mouvement qui se tient à Genève en 1906, par exemple.